

**REGARDS SUR LES DISCOURS ET LES
REPRÉSENTATIONS DES GRECS SUR LA MER,
en rapport avec les dieux et la religion,
aux époques archaïque et classique**

Résumé. — Le rapport des Grecs à la mer est placé, dès l'époque archaïque, sous le signe de l'ambivalence. L'accent est mis sur l'incertitude et les dangers de la navigation sur cet élément mal connu et imprévisible, et sur la rencontre de peuples ou d'individus menaçants et hostiles. D'Homère aux Tragiques et à Hérodote, on peut suivre la façon dont les Grecs investissent l'élément marin pour dire le pouvoir des dieux et la faiblesse des hommes. La mer est aussi métaphore du malheur des hommes et des femmes victimes de la guerre et du destin. — Héritier d'Homère et des Tragiques, Hérodote, même s'il se propose de raconter les hauts faits des hommes, donne la parole aux oracles et aux songes qui maintiennent la présence des dieux derrière les événements qui accompagnent la guerre contre Xerxès et les Barbares. Le destin maritime d'Athènes est engagé par la politique de Thémistocle, mais aussi par l'interprétation des oracles et du « mur de bois » que doivent constituer les navires. En face, l'*hubris* de Xerxès condamne sa flotte. L'historien fait écho sur ce point au poète des *Perses* entamant la lamentation sur la défaite des envahisseurs et exaltant la victoire des Grecs qui défendent leur territoire et leur patrie.

Abstract. — As early as the archaic period, the Greeks had an ambivalent attitude towards the sea. Greek literature stresses the uncertainty and dangers involved in navigating unknown waters and encountering hostile peoples and individuals. From Homer to the Tragic poets and finally, to Herodotus, it is possible to trace the way in which the Greeks use the sea to express the power of the gods and the weakness of humans, as well as a metaphor for the misfortune of the men and women who fall victim to war and destiny. — The historian Herodotus was much influenced by Homer and the Tragic poets. Despite his stated goal of telling the great deeds of men, he includes oracles and dreams, which keep the gods present throughout the events surrounding the war against Xerxes and the barbarians. He engages with Athens' naval destiny not only through Themistocles' policies but also through the interpretation of oracles and the "wooden wall" of the ships. Meanwhile, Xerxes' hubris dooms his fleet. In this, Herodotus echoes Aeschylus' Persians, as the play laments the defeat of the invading army and exalts the victory of the Greeks, defenders of their fatherland.

Des premiers échanges commerciaux à l'appropriation de l'écriture, des premières aventures maritimes aux fondations coloniales, la vie des Grecs semble conditionnée par le rapport à la mer. Cependant, c'est en tant que « puissance mauvaise » qu'elle est d'abord le plus souvent évoquée dans la littérature archaïque et classique¹. Le rapport des Grecs à la mer qui les nourrit et assure leur rapport au monde, est placé sous le signe de l'ambivalence, qui concerne l'incertitude et les dangers que comporte la navigation sur cet élément imprévisible et mal connu ; elle englobe aussi les rapports avec les autres, les hommes menaçants et potentiellement hostiles que peuvent rencontrer les navigateurs. D'où le rôle décisif du lien aux divinités et puissances qui règnent sur ce monde et les pratiques qui peuvent les concilier ou les rendre favorables². Ce sont les représentations qui expriment cette ambivalence et les formes qu'elles empruntent, aux époques archaïque et classique, que je me propose d'examiner.

Les malheurs d'Ulysse

Dans l'*Illiade*, où les combats devant Troie occupent l'essentiel du poème, la mer est notamment présente à travers les comparaisons qui choisissent l'élément marin pour dire la violence et l'agressivité. La mer, à travers les images choisies, apparaît sous le signe de l'effroi, de la menace et du danger. Voici l'évocation d'une attaque troyenne conduite par Hector :

Ils allaient, semblables à une bourrasque de vents sauvages qui, au son du tonnerre de Zeus Père, s'élançait vers le sol et, dans un tumulte prodigieux, se mêle aux flots³...

La comparaison peut aussi avoir pour objet l'agitation d'une foule, voire les sentiments contradictoires dans le cœur des hommes. Ainsi le cœur des Achéens en IX, 4-8 :

Comme deux vents soulèvent ensemble la mer poissonneuse. Borée et Zéphir : soufflant tous deux de Thrace, ils arrivent soudain et, au même moment, la sombre houle s'enfle et jonche le rivage d'algues à l'infini – ainsi se déchirait dans leur poitrine le cœur des Achéens⁴.

Dans l'*Odyssée*, il ne s'agit plus de comparaisons, mais du cœur du sujet du poème, le retour du héros, depuis le rivage de Troie, qu'il quitte avec les douze navires censés les ramener, ses compagnons et lui, jusqu'à son île d'Ithaque. La mer est évoquée par Homère comme le lieu des terreurs et des dangers. Les aventures du héros, ce long voyage rythmé par les tempêtes,

1. J.-M. ANDRÉ et M.-F. BASLEZ (1993), p. 11-18.

2. J.-N. CORVISIER (2008) raconte la conquête de la mer par les Grecs, depuis la période créto-mycénienne jusqu'à la période hellénistique.

3. *Illiade*, XIII, 102 et s.

4. Cf. A. BONNAFÉ (1984), p. 28-31, à qui revient cette traduction.

rassemblent toutes les souffrances auxquelles peuvent être exposés les navigateurs⁵. Les malheurs d'Ulysse sont scandés par les malédictions de Poséidon, depuis que son fils, le Cyclope, a demandé à son père de venger son aveuglement par le héros. Sa prière est rapportée par Ulysse⁶ :

[...] Si sa destinée est de revoir les siens et de rentrer dans sa maison au toit élevé, dans la terre de ses pères, que ce soit au bout d'un long temps, après maintes épreuves et la perte de tous ses compagnons, sur un vaisseau étranger, et qu'il trouve le malheur chez lui.

Dans les premiers vers de l'invocation à la Muse, à l'ouverture du poème, sont présentées en parallèle les cités des hommes parcourues par Ulysse et les souffrances qu'il a connues sur la mer⁷. Un vers résume le destin des autres héros des « Retours » : « Ils avaient échappé à la guerre et à la mer »⁸.

Le grec dispose de plusieurs mots pour désigner la mer. Le mot grec que nous traduisons par « mer » au vers 12 est θάλασσα, le mot le plus général. Au vers 4, le mot πόντος désigne la haute mer ; associé aux souffrances nombreuses subies par le héros, il renvoie à l'idée d'un franchissement, par un chemin non tracé, d'un passage « à travers une région inconnue et souvent hostile »⁹, « d'une route à ouvrir ». Πόντος, chez Hésiode, est enfanté par Terre, et glosé par πέλαγος, qui peut à son tour désigner la haute mer : « Terre enfanta aussi la mer (πέλαγος) inféconde aux furieux gonflements : Flot (Πόντος)¹⁰ ... ». Il s'agit donc dans la *Théogonie* d'une puissance primordiale, « espace inquiétant et mystérieux »¹¹. Poséidon, le dieu de la mer par excellence, qui est Πόντιος dans l'*Hymne homérique* qui lui est consacré¹², poursuit Ulysse de sa colère, et la mer est le lien qui relie toutes les aventures du héros et le conduit de l'une à l'autre¹³.

5. À propos des navigations d'Ulysse, on trouvera des ouvrages qui vont d'une recherche sur les lieux réels auxquels sont censées renvoyer les étapes de son retour – notamment V. BÉRARD (1928) ou J. GOY (2003), qui voit dans l'*Odyssée* « la synthèse des connaissances accumulées » – à l'étude des interactions entre géographie réelle et géographie mythique ; c'est le cas d'A. BALLABRIGA (1998).

6. *Odyssée*, IX, 500-540. Sans autre indication, toutes les citations de l'*Odyssée* sont empruntées à la traduction de M. Dufour et J. Raison chez Garnier-Flammarion.

7. Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω, πολλὰ δ' ὃ γ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὄν κατὰ θυμόν (v. 3-4).

8. Οἴκοι ἔσαν, πόλεμόν τε πεφευγότες ἠδὲ θάλασσαν (v. 12).

9. É. BENVÉNISTE (1966), p. 297-298, qui renvoie aux sens du mot en langue vélique.

10. Hésiode, *Théog.*, 131-132.

11. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (1974), p. 149-150 et 209.

12. *Hymne homérique à Poséidon*, v. 3.

13. Dans le couple πόρος (le chemin), πόντος, les auteurs de *La métis des Grecs* (M. DETIENNE et J.-P. VERNANT [1974], p. 149) voient un élément de l'expression de « l'expérience religieuse que les Grecs ont eue de la navigation et de la mer ».

Dans le récit qu'il fait à Eumée de sa vie supposée en tant que Crétois, Ulysse rassemble toutes les figures de l'aventure sur mer telle qu'on la voit représentée dans le poème¹⁴. Successivement pirate et pillard, guerrier ou esclave, le héros, au fil de son histoire parcourt les espaces marins qui le conduisent de la Crète à la Troade, de l'Égypte à la Phénicie, puis, au nord, au pays des Thesprotes : autant de lieux où se déroulent ses exploits, de navigation paisible en tempêtes, toujours voulues par les dieux, Zeus, quand ce n'est pas Poséidon :

[...] le fils de Cronos arrêta au-dessus du vaisseau creux une sombre nuée, qui obscurcit la mer. Zeus tonna et en même temps lança sa foudre sur le vaisseau. Celui-ci, frappé par la foudre de Zeus, tournoya sur lui-même, se remplit de soufre et tous les hommes churent du bord¹⁵.

L'aventure de Charybde et Scylla, les monstres qui habitent les Roches en surplomb ou roches Planktes¹⁶, du nom que leur donnent les dieux, apparaît dans l'*Odyssée* comme le point d'orgue des aventures maritimes d'Ulysse et de ses compagnons. Leur passage, annoncé et préparé par le récit de Circé qui en décrit longuement à Ulysse les dangers effroyables et les conditions, occupe cinquante-huit vers qui reprennent dans le détail la description des monstres et de l'horreur qui les entoure. Le navire passe, mais Ulysse, comme Circé l'avait prévu, perd six compagnons. On est ici au sommet de la terreur que peuvent inspirer le monde marin et ses gouffres inconnus. Ce n'est plus Poséidon et son désir de vengeance qui est cause directe du malheur d'Ulysse. C'est l'hostilité de l'élément marin qui prend la forme concrète des deux monstres contre lesquels il devra lutter ; un deuxième passage, non annoncé par Circé, ultime épreuve, attend en effet Ulysse, après la mort de ses compagnons survivants. Leur faute a été de tuer, pour se nourrir, les bœufs du Soleil, après avoir abordé à l'île du dieu, et cela malgré les mises en garde solennelles¹⁷. Ils disparaîtront dans la tempête provoquée par Poséidon à la demande du dieu offensé ; demeuré seul vivant, Ulysse est ramené vers l'écueil de Scylla et le gouffre de Charybde, par le Notos ; il échappe au monstre en s'élançant vers le figuier qui surmonte l'écueil tandis que le flot engloutit le mât et la quille auxquels il se cramponnait. Au bout du jour, il voit enfin réapparaître les poutres salvatrices sur lesquelles il se laisse tomber. Cette fois, Zeus vient à son secours : « Le Père des hommes et des dieux ne permit pas que Scylla m'aperçût¹⁸. » C'est au terme de sa lutte contre le monstre que Zeus

14. *Od.*, XIV, 191-360.

15. *Od.*, XIV, 305-307.

16. *Od.*, XII, 55-126. Sur le rapport entre roches Planktes et Charybde et Scylla, cf. J. BOLLACK (1975), p. 16-20 et ID. (1976). Cf. aussi F. DESBORDES (1979), p. 26-29.

17. J.-P. VERNANT (1979).

18. *Od.*, XII, 445-446.

intervient, comme pour sanctionner la victoire de l'homme. Emporté par les flots, Ulysse finit par aborder, au bout de neuf jours, à l'île d'Ogygie où habite Calypso. Ce récit clôt le chant XII qui achève le récit d'Ulysse chez Alcinoos, le cœur du poème. « Ce paysage de rochers gigantesques [...] [est l'] image d'un espace où toutes les directions sont confondues ... *aporía* dans laquelle la mer plonge les marins et les navigateurs »¹⁹. C'est aussi l'endroit où Ulysse affronte seul et sans ressource autre que sa μηῆρις l'abîme marin et ses monstres.

Cependant, une nouvelle assemblée des dieux a conduit à permettre le départ du héros pour l'île des Phéaciens²⁰. Il n'évitera pas une dernière tempête déchaînée par Poséidon furieux que le héros lui échappe :

Il dit, assemble les nuées et bouleverse la mer du trident qu'il avait pris entre ses mains. Il excitait toutes les tempêtes des divers vents ; il obscurcit de nuages à la fois la terre et la mer ; la nuit était descendue du ciel. Tous ensemble s'appesantirent, l'Euros, le Notos, le Zéphyr aux souffles furieux et Borée qui naît au ciel brillant, et fait rouler les grandes houles²¹.

Mais Poséidon ne peut plus l'empêcher d'atteindre l'île des Phéaciens qui doivent le reconduire à Ithaque. D'ailleurs l'île est elle-même sous la protection du dieu dont le temple domine l'agora²², et les Phéaciens sont marins par vocation : « Car les Phéaciens ne se soucient point d'arcs ni de carquois, mais de mâts et de rames, et de vaisseaux bien équilibrés, sur lesquels ils ont joie à franchir la mer grise²³. »

Négocié entre les dieux, annoncé dès le début du chant I, en l'absence de Poséidon, le retour d'Ulysse est sans cesse remis en question jusqu'à la décision finale du chant V. Athéna contre-balance la haine de Poséidon auprès de Zeus qui est le décideur final. Ce qui n'interdit pas l'intervention de puissances secondaires, telle Ino Leukothea qui donne son voile au héros pour l'aider à aborder la terre au moment décisif de l'arrivée en vue de la Phéacie.

Toutes les navigations ne sont pourtant pas néfastes et sous le signe de la tempête. Il arrive aussi que le vent soit favorable et la navigation paisible : « La nef courait, poussée par un bon vent de Borée, qui soufflait fort, au milieu de la mer. » Mais la tempête n'est jamais très loin : « Mais Zeus préméditait la perte de l'équipage. » C'est alors « qu'on ne voyait plus aucune terre, mais seulement le ciel et l'eau », que « Zeus arrête au-dessus

19. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (1974), p. 204-210.

20. *Od.*, V, 1-42.

21. *Od.*, V, 291-296.

22. *Od.*, VI, 266.

23. *Od.*, VI, 270-271. Sur les Phéaciens et leurs rapports avec Poséidon, cf. P. VIDAL-NAQUET (1981), p. 60-68. Voir aussi B. MEZZADRI (2001).

du vaisseau creux une sombre nuée »²⁴. Ce sont bien les incertitudes de la navigation auxquelles renvoient les aventures maritimes du héros, en contexte réaliste ou en contexte merveilleux²⁵, l'un comme l'autre dominés par la volonté des dieux, vengeurs ou protecteurs.

La représentation que l'*Odyssée* d'Homère propose de la mer et de la navigation est le reflet de l'imagination du poète qui prend sa source dans les connaissances puisées dans les récits et les traditions de plusieurs époques mêlées, et les transforme en les adaptant à l'attente de son public, dans ce VIII^e s. où, « dans toutes les cités, des groupes d'hommes commencent à partir pour explorer la Méditerranée »²⁶.

Hésiode et la navigation

Hésiode, contemporain de l'aventure des premières fondations coloniales grecques, consacre, dans *Les Travaux et les jours*, ce poème destiné à décrire dans le détail les activités du paysan attaché à faire fructifier sa terre, soixante-seize vers à la navigation²⁷. Après avoir longuement traité des travaux de la terre et de la vie du paysan laborieux, il aborde ce chapitre avec une répugnance manifeste. Par définition, la navigation est dangereuse (δυσπέμφελος, v. 618). Mais pour celui qui est possédé par le désir (ἵμερος) de naviguer, des connaissances et des règles s'imposent. Dans le temps d'abord : le poème évoque en premier, le temps d'arrêter la navigation, et de tirer le vaisseau sur le rivage. De l'automne au printemps, il faut y renoncer si l'on veut échapper au « souffles bouillonnants de tous les vents (v. 621) » (παντοίων ἀνέμων θύιουσι ἄηται).

« Attends que revienne la saison navigante. » (v. 630.) Alors, Persès, le frère imprudent pourra suivre l'exemple de leur père, dont Hésiode rappelle le peu de profit qu'il a tiré de ses voyages, jusqu'à s'établir, faute de mieux, sur cette terre pauvre d'Ascra (v. 634). Suivent les conseils au frère, prêt à s'embarquer pour faire du commerce, de la part d'un poète qui reconnaît, avec une certaine fierté, son inexpérience dans le domaine de la navigation et des navires : « Jamais », affirme-t-il, « je ne me suis embarqué sur la vaste mer, si ce n'est pour l'Eubée » (v. 650-651), pour concourir en poésie et non pour commercer. Mais l'expérience et le savoir sont deux choses différentes, et Hésiode ne craint pas de proclamer : « Je t'enseignerai (δείξω, v. 648) les lois de la mer retentissante. »

24. *Od.*, XIV, 299-304.

25. Soit le monde dans lequel bascule Ulysse au-delà du cap Malée, et qui occupera le cœur du poème, du chant V au chant XII. Cf. F. HARTOG (1996), p. 32-34.

26. M. GRAS (1995), p. 66-69.

27. Hésiode, *Trav.*, 618-694.

La saison navigante dure cinquante jours au cœur lourd de l'été.

Alors tu ne briseras pas tes vaisseaux et la mer ne prendra pas tes équipages à moins que Poséidon qui ébranle la terre (ἐνοσίχθων) ou Zeus, roi des Immortels (ἀθανάτων βασιλεύς) ne soit décidé à les perdre.

Sans peur, confie-toi aux vents [...] Et hâte-toi de revenir à ton foyer [...] N'attends ni le vin nouveau avec les pluies de l'arrière-saison, ni l'approche de l'hiver avec les souffles terribles du Notos [...] [qui] rend la mer périlleuse (χαλεπὸν ... πόντον)²⁸.

Quant à la navigation de printemps (v. 678) : « il est malaisé d'y éviter un malheur ». Mais les hommes ne résistent pas à l'appât de l'argent. « Il est dur pourtant de mourir au milieu des flots (μετὰ κύμασιν) » (v. 687). Ainsi, après avoir évoqué toutes les raisons de ne pas naviguer, quand il en vient enfin aux conditions de la navigation, c'est encore à travers une présentation négative, par l'exposé des dangers auxquels le navigateur a quelques chances d'échapper, qu'Hésiode prodigue ses conseils. La structure même de ce passage met en évidence la répugnance qu'inspire à Hésiode la navigation, tentation de ses contemporains, dont son frère n'est qu'un exemple.

C'est donc à un genre de vie antithétique qu'il invite son frère et consacre l'essentiel de son poème : une vie de paysan résolument tournée vers la terre et les principes rigoureux qui en permettront l'exploitation, dans le respect des dieux et de la justice, dans le temps même où la circulation s'intensifie dans la Méditerranée et où les navigations coloniales et les rencontres commerciales contribuent à rendre familières les « routes » de la mer.

Les Argonautes

Lorsqu'il met en scène le départ de l'Argo, dans la *IV^e Pythique*, Pindare renoue avec l'histoire d'une navigation au long cours. Dans ce poème, il ne s'agit pas d'une aventure commerciale ni d'enrichissement par l'échange de biens, mais de l'aventure héroïque de ceux qu'on appelle les Argonautes, partis conquérir la toison d'or. La tradition épique s'impose comme source d'inspiration²⁹. Les premiers éléments du mythe remontent au-delà des Poèmes homériques qui évoquent déjà l'étape des Argonautes à Lemnos³⁰.

28. Hésiode, *Trav.*, 665-668 & 671-677.

29. Ch. SEGAL (1986), p. 15-29. C. CALAME (1996), p. 109-137.

30. *Illiade*, VII, 467-469 : « Des nefes sont là, en nombre, qui de Lemnos leur apportent du vin. L'envoi leur vient du Jasonide, Eunée, qu'Hypsipyle a conçu dans les bras de Jason, pasteur d'hommes. » *Od.*, X, 138-139 : « Nous gagnons Aiaïé, une île qu'a choisie pour demeure Circé ... une sœur d'Aiétés aux perfides pensées ». Mais l'épopée connaît presque tous les personnages des légendes relatives aux Argonautes.

Pour célébrer la victoire d’Arcésilas, roi de Cyrène, à la course de chars, aux Jeux Pythiques de 462, Pindare choisit d’évoquer les origines de sa maison royale et la fondation de Cyrène par Euphamos, fils de Poséidon, et compagnon de Jason.

La strophe IX montre le rassemblement des héros qui vont constituer l’équipage du navire Argo, le rôle du devin Mopsos qui préside à l’embarquement, la libation offerte par Jason, le chef de l’expédition, à l’aide d’une coupe d’or. La prière de Jason s’adresse « au père des Ouranides, celui qui lance la foudre, Zeus ». La foudre et le tonnerre lui répondent, attestant la protection dont ils jouissent. Nulle ambiguïté ici grâce à la bienveillance des dieux. La navigation, favorisée par le vent du sud, les conduit d’un seul mouvement jusqu’à l’embouchure de la mer « inhospitalière », ἄξεινος Πόντος, premier nom de la Mer Noire. Après Zeus, c’est Poséidon marin (Ἐνάλιος), propitié par le sacrifice, sur un autel de pierre « d’un rouge troupeau de taureaux thraces », heureusement rencontré sur le rivage, à l’embouchure de la mer inhospitalière qui leur ouvre le passage.

Le signe le plus clair de la faveur des dieux réside dans la brève mention des Pierres Mouvantes, au début de la strophe dix³¹ :

Au moment de se lancer au cœur du péril, ils supplièrent le maître des navires de les soustraire au mouvement effroyable des pierres qui se rejoignent. Elles étaient deux, animées et roulant plus impétueuses que l’essaim des vents assourdissants.

Pindare s’inspire d’une tradition dont l’*Odyssée* porte témoignage, pour la célébrer et la transformer. La description des « Grandes Roches » par Circé, au livre XII de l’*Odyssée*, comportait une référence à l’Argo « à l’envi chantée par tous les poètes, quand elle revint du pays d’Aïétés, et même les flots eussent tôt fait de la briser contre les Grandes Roches, si Héra ne l’eût fait passer par amitié pour Jason »³². Nous avons vu que chez Pindare, le passage des Roches Errantes, autre nom des Planktes d’Homère, n’est indiqué que par leur résultat ; la prière des héros demandant à Poséidon de « les soustraire au mouvement effroyable des pierres qui se rejoignent » est suivie de la formule qui clôt cette partie du voyage : « Pour toujours le passage des demi-dieux mit fin à leur manège [le mouvement des pierres] »³³. Les Argonautes, protégés par le dieu de la foudre et celui de la mer, ouvrent pour les hommes à venir le chemin entre les deux Roches, belle métaphore de l’ouverture du détroit du Bosphore à l’aventure maritime.

Cf. O. LORDKIPANIDZÉ et T. MIKÉLADZÉ (1990), p. 169.

31. *Pyth.*, IV, v. 207-210, traduction A. Puech.

32. *Od.*, XII, 70-72.

33. *Pyth.*, IV, v. 210-211. J. LINDSAY (1965).

La fondation de la colonie de Cyrène, rapportée par le poète dans trois de ses épiniées destinées à célébrer la victoire aux Jeux Pythiques d'athlètes proches du roi de Cyrène Arcésilas IV³⁴, renvoie à un passé divin et héroïque destiné à mettre en valeur et l'exploit de l'athlète vainqueur et le prestige du roi sur laquelle elle rejaillit. Tout est fait dans le poème pour mettre en évidence le triomphe des héros et la protection divine dont ils jouissent.

Dans la *IV^e Pythique*, la Libye est appelée à accueillir « la racine de cités fameuses »³⁵. Le descendant d'Euphamos, lui-même fils de Poséidon, le héros qui a reçu la motte magique « semence de la vaste Libye », sera, à l'époque historique, Battos, le fondateur de Cyrène. Il est désigné dans le mythe par Médée, compagne de Jason au retour de Colchide, et, dans la tradition delphique, par l'oracle d'Apollon³⁶ :

Pythô où jadis la prêtresse qui siège auprès des aigles d'or de Zeus, en présence d'Apollon, prédit que Battos, colonisateur (οἰκιστήρ) de la féconde Libye, devait abandonner son île sacrée [il s'agit de Théra], pour fonder sur un blanc mamelon, une cité célèbre par ses chars ...

Ainsi Pindare associe-t-il à Poséidon Apollon et Zeus dans la célébration des souverains de Cyrène, en déployant ce qu'on pourrait considérer comme un mythe national, connu du public aristocratique du poète :

Les colons échangeront les dauphins aux ailes courtes contre les cavales agiles, les rames contre les rênes, et guideront des chars rapides comme l'ouragan³⁷.

Hérodote se souvient de cette lointaine parenté des colonisateurs de Cyrène avec les Argonautes par l'intermédiaire des Myniens chassés de Sparte et fondateurs de Théra. Pour lui, Battos est le fils d'un notable thérien, et l'historien relaie ainsi le poète en insérant l'aventure de Battos dans l'histoire de la colonisation spartiate en Méditerranée³⁸.

La mer des Tragiques

Avec l'avènement de l'Athènes démocratique, le point de vue sur la mer, espace où se construit la puissance maritime de la cité, se trouve radicalement modifié. Déjà, dans le *Prométhée* d'Eschyle, le Titan enchaîné

34. *Odes* IX, V et IV. On se rapportera aux analyses de C. CALAME (1996), sur la chronologie des trois odes et sur la composition de la IV^e ode et sa « narration en labyrinthe ».

35. Pind., *Pyth.*, IV, v. 15.

36. Pind., *Pyth.*, IV, v. 3-8.

37. Pind., *Pyth.*, IV, v. 17-18.

38. Hdt., IV, 178-179. On se reportera à I. MALKIN (1999) [traduction française], notamment p. 201-214.

proclamait, au terme d'une évocation des inventions qui définissent pour les humains la civilisation qu'ils lui doivent :

Nul que moi n'a trouvé pour les matelots
ces chars aux ailes de toile, ces coureurs de mer³⁹.

Dans les strophes fameuses d'*Antigone*, dans lesquelles Sophocle chante la merveille qu'est l'homme, la mer et la navigation tiennent une place décisive. C'est par l'activité maritime que commence l'évocation de ses entreprises pour maîtriser la nature. La navigation précède l'agriculture, la chasse et la domestication des animaux, la construction des maisons et des villes, l'exercice de la pensée et son application à tous les domaines de la vie : « Nul chemin ne lui est fermé ... »

Il va au-delà de la mer grise sous le vent du sud qui souffle en tempête
Franchissant les houles mugissantes⁴⁰.

La mer est redoutable, mais l'homme sait la maîtriser comme il maîtrise tous les domaines de la nature.

Après Sophocle, Euripide à son tour, dans les *Suppliantes*, place l'art de naviguer parmi les bienfaits de la civilisation. La parole est à Thésée qui remercie le dieu « qui a soumis à un ordre notre vie jusqu'alors confuse et bestiale » : après le blé et l'abri d'une maison, « l'art de naviguer » permet aux hommes « d'acquérir par l'échange ce qu'un pays ne peut produire »⁴¹. Pourtant les poètes continuent de puiser dans les images maritimes pour définir la destinée humaine et les actions des hommes.

Les poètes tragiques vont ainsi associer au destin de leurs héros et héroïnes les incertitudes de la navigation et les interventions divines.

Pour affronter les risques multiples liés à la navigation, il faudra disposer de marins aguerris, de navires sûrs et de la protection des dieux. Car l'indispensable savoir des marins pour affronter la navigation n'efface pas la menace toujours présente de la tempête déchaînée par les vents, qui sont les maîtres d'une navigation paisible ou du naufrage et de la mort.

L'*exodos* d'*Iphigénie en Tauride* met clairement en évidence les différents facteurs d'une heureuse traversée et les dangers à affronter. Un messager vient annoncer au roi Thoas le départ du navire grec et des fugitifs :

Tandis que les uns tentaient de maintenir la proue avec des gaffes,
d'autres suspendaient l'ancre aux deux béliers

39. Eschyle, *Prométhée*, v. 467-468.

40. Sophocle, *Antigone*, v. 335-337 : Τοῦτο καὶ πολλοῦ πέραν πόντου χεμερίῳ νότῳ / χωρεῖ, περιβρυχίοισιν / περῶν ὑπ' οἴδμασιν.

41. Eur., *Suppl.*, v. 201-210, *passim*.

On ramassait en hâte les amarres et, par les ouvertures,
On descendait l'échelle, l'abaissant vers la mer pour les deux étrangers⁴².

Le savoir-faire des marins semble sûr et sans surprise possible.

Cependant, la mer leur réserve une résistance inattendue :

Mais au passage de la barre,
accueilli par une forte lame [le navire] se mit à tanguer
Car un vent violent survenant tout à coup, le poussait en arrière ...
Et le flux refoulait le navire à la côte⁴³

Et le messager a une explication toute prête :

Si la mer ne s'apaise pas,
les Grecs n'ont nul salut à espérer.
Le seigneur de la mer, l'auguste Poséidon,
Protège les Troyens et déteste les Pélopidés⁴⁴.

En l'occurrence, on l'a vu, c'est Athéna qui redressera la situation, en intervenant personnellement pour escorter ses protégés :

Soufflez, vents favorables, conduisez vers Athènes le fils d'Agamemnon⁴⁵.

Mais si Athéna peut commander aux vents, c'est qu'elle a conclu préalablement un accord avec le maître des tempêtes :

Celui [dit-elle au roi Thoas] que tu pensais tuer en le surprenant grâce à la tempête,
Poséidon, pour me plaire, lui donne une traversée calme⁴⁶.

Le savoir-faire des marins, ne peut se passer de la faveur des dieux qui, seule, assurera des vents favorables.

C'est aussi à Poséidon, auquel il vient d'immoler un taureau, que Ménélas s'adresse dans *Hélène* :

Seigneur Poséidon, roi de la mer, et vous, saintes filles de Nérée,
ramenez-moi sain et sauf aux bords de Nauplie, avec mon épouse, loin de ce pays,
et il est écouté puisque :

Ils dressèrent le mât. Un bon vent leur soufflait en poupe et les voilà bien loin⁴⁷.

Comme on sait, ce n'est pas le cas à Aulis, où Artémis retient la flotte grecque, jusqu'à ce qu'Iphigénie accepte de mourir pour sa gloire et celle de la Grèce (*Iphigénie à Aulis*, v. 1379) :

De moi dépend le départ des navires et la ruine de Troie ...

42. Eur., *I.T.*, v. 1350-1353.

43. Eur., *I.T.*, v. 1392-1397.

44. Eur., *I.T.*, v. 1412-1415.

45. Eur., *I.T.*, v. 1487-1488.

46. Eur., *I.T.*, v. 1442-1445.

47. Eur., *Hélène*, 1585-1587 & 1612-1613.

D'autres traversées hantent le théâtre tragique. Ménélas lui-même, avant de retrouver Héléne, fait partie de la cohorte des naufragés mal-aimés des dieux⁴⁸ :

Battu par la houle profonde, j'erre sur la mer grise,
depuis le temps que j'ai détruit les murs de Troie !
Mon seul désir est de rentrer dans ma patrie :
Les dieux ne daignent pas me l'accorder.
Mon navire a longé les accès revêches
De la Libye, d'un bout à l'autre. Mais quand j'approche du pays,
Le vent me renvoie vers le large, et jamais une bonne brise
N'a soufflé dans mes voiles pour me remettre au port.
À présent, naufragé, misérable, survivant à la perte des miens
J'échoue à cette rive. Mon bateau, contre les rochers
Gît fracassé en mille épaves.

Ménélas, comme Ulysse, dont la plainte est toute proche dans ce passage, comme tant d'autres héros des « Retours », éprouve la malédiction qui pèse contre ceux qui ont ruiné Troie en offensant les dieux, et Poséidon venge sur eux la destruction de la ville qu'il a bâtie.

Euripide reprend ici un thème longuement évoqué déjà par Eschyle dans l'*Agamemnon*.

Le héraut raconte la tempête, le courroux des dieux contre les Achéens :

Ennemis jusque-là, le feu et la mer
Se sont conjurés et prouvèrent leur alliance
En détruisant la pauvre flotte argienne.
De nuit se sont élevées les vagues de malheur.
Les vents de Thrace brisèrent les uns par les autres
Nos vaisseaux. Le tourbillon de tempête les faisait s'encorner
Avec violence et, frappés de pluie d'orage, ils disparaissaient
Se perdaient dans le tournoiement du pâtre de malheur.
Quand se leva la brillante clarté du soleil,
Nous vîmes la mer Égée toute fleurie des cadavres
De guerriers achéens et des débris de vaisseaux ...
L'armée meurtrie et cruellement éparse⁴⁹ ...

Chez Euripide, à l'entrée des *Troyennes*, Poséidon fait alliance avec Athéna pour venger l'affront d'Ajax, enlevant Cassandre à son autel. C'est la déesse qui obtient de Zeus qu'il envoie sur leur flotte ...

... pluie et grêle en rafales
Et les nuages noirs des ouragans ...
Que les falaises creuses de l'Eubée soient pleines de cadavres,

48. Eur., *Hélène*, v. 400-410. Traduction Marie Delcourt-Curvers.

49. Eschyle, *Ag.*, v. 650-660 & 670. Traduction J. Grosjean. Eschyle, comme Euripide, relève de ce dialogue avec l'épopée étudié par J. ALAUX (2007). Voir notamment le chapitre sur l'*Hélène* d'Euripide, p. 141-166.

Et que les Grecs apprennent désormais
À respecter mes temples, à craindre tous les dieux

et Poséidon promet :

... je vais agiter les eaux de l'Egée.
Les côtes de Myconos, les récifs de Délos,
Et Scyros et Lemnos et les écueils de Capharée
Verront venir des morts sans nombre⁵⁰.

Mais, dans la tragédie d'*Hélène*, Zeus a finalement écouté la prière de Ménélas et le chœur peut chanter le retour d'Hélène et le sien :

Phénicienne, Sidonienne,
bon voyage, fine galère,
mère du sillage écumeux, aimée de tes rameurs !
Tu mènes les jeux, les chœurs des dauphins,
Quand, sous la brise la mer est calme,
Quand, Galènè aux yeux gris, la fille d'Océan
Crie aux marins : « Déployez les voiles,
Ouvrez-les au bon vent du large,
prenez vos rames de sapin ... »⁵¹.

Car, sans vent favorable, aucun navire, aussi bien construit soit-il, ni aucun marin, aussi habile soit-il, ne peut espérer naviguer heureusement. Le vent est à la source de la tempête que redoute tout équipage, et dont les dieux sont maîtres. Déjà, Hésiode distinguait les vents réguliers, Zéphyr, Borée, Notos, qui soufflent toujours aux mêmes époques et dans la même direction : ce sont « les routes » de l'espace marin⁵², et les vents de tempête, qui, à la différence des premiers, ne sont pas d'origine divine, mais appartiennent au domaine de la nuit⁵³.

Si Poséidon lève les tempêtes, il est aussi celui qui protège les navires, comme on l'a vu chez Pindare et comme le proclame l'*Hymne homérique à Poséidon* :

Poséidon qui met en branle la terre et la Mer inlassable, dieu marin (πόντιον) ...
Les dieux t'ont attribué, Ébranleur de la Terre (Έννοσίγαιε), le double privilège d'être dompteur de chevaux et sauveur de navires (σωτήρ τε νηῶν) ...
Ô Bienheureux, viens, d'un cœur bénévole, secourir ceux qui vont sur la mer. (v. 1-7.)

À la fin de la tragédie d'*Hélène* apparaissent d'autres dieux favorables aux marins, les Dioscures, soumis cependant eux-mêmes à la volonté de Zeus :

50. Eur., *Troyennes*, v. 78-91.

51. Eur., *Hélène*, v. 1451-1461.

52. Cf. *Od.*, XIV, 254 : le Borée mène le navire « comme au courant d'un fleuve ». Cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (1974), p. 151-155.

53. Cf. *Od.*, XII, 286.

Nous les Deux Frères, nous les Sauveurs,
chevauchant près de vous nous vous escorterons
tout au long de la mer jusqu'au retour dans la patrie. (v. 1664-1665.)

Ainsi, Poséidon, Athéna, les Dioscures, chacun selon leur mode d'intervention, et Zeus au-dessus d'eux, peuvent secourir les marins, pourvu qu'ils aient su se concilier les divinités concernées⁵⁴.

... Pour le salut des hommes de la terre, et pour celui des vaisseaux rapides, quand les tempêtes d'hiver fondent sur une mer implacable ... s'élançant à travers l'éther ... ils apaisent aussitôt les vents terribles de la tempête⁵⁵.

Si l'homme a appris à dominer la mer, la tragédie se charge de lui rappeler par la transmission des mythes et des traditions les plus anciennes combien sa vie est fragile et dépend de la bienveillance des dieux et du respect qu'on leur manifeste. La mer et ses tempêtes sont une des formes que prend l'expression de cette réalité.

De Médée la meurtrière à l'Artémis barbare

Dans trois des tragédies qui nous sont parvenues, Euripide reprend à la tradition le thème des Symp légades, en le chargeant de significations nouvelles. On trouve d'ailleurs chez lui la première attestation du nom lui-même. Dans la tragédie de *Médée*, inspirée par le mythe des Argonautes, trois références y sont faites. La tragédie est placée sous le signe des Symp légades et le rappel de la tradition des Argonautes à laquelle est liée Médée, ramenée de Colchide par le héros Jason qu'elle a aidé à gagner la toison qu'il était venu chercher. Le Prologue s'ouvre sur la déploration de la nourrice :

Non jamais le navire Argo n'aurait dû parvenir en Colchide
Forçant au vol la passe couleur de nuit des Symp légades !
Jamais dans les creux du Pélion, le pin abattu n'aurait dû tomber,
Pour mettre la rame aux mains des héros
Que Pélias chargeait de rapporter la Toison d'or !
Leur flotte n'aurait pas ramené ma maîtresse Médée
Le cœur étourdi d'amour pour Jason ... (v. 1-8.)

Le sort de Médée est lié à la navigation des Argonautes, dont les deux étapes décisives sont rappelées : la construction de l'Argo, le navire divin qui a transporté les héros, le passage des Symp légades, les Roches Mouvantes, censées interdire la route de la Colchide⁵⁶. Ce qui a fait le succès des Argonautes a entraîné le malheur de Médée.

54. Sur les modes d'intervention spécifiques de Poséidon et d'Athéna, cf. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (1974), p. 201-241. Du pouvoir de Poséidon « sans limite sur la mer », se distingue celui d'Athéna et sa capacité de construire et de conduire le navire.

55. *Hymne homérique aux Dioscures*, v. 6-14.

Au rappel, par la nourrice, à l'ouverture de la tragédie, du vol d'Argo à travers les Symplégades, qui marque le début de la malédiction, semble répondre l'envol du char du Soleil, qui emporte Médée au terme de l'action. « La pièce d'Euripide est jalonnée par les rappels de la frontière violée » comme le rappelle justement F. Desbordes⁵⁷.

Puis c'est au tour du chœur des Corinthiennes de rappeler ce que Médée a enduré pour suivre le héros, abandonnant pour lui le pays de ses pères pour pénétrer dans un monde où elle est une étrangère et une exilée.

Toi, Médée, tu as fui la maison paternelle, tu t'es embarquée, le cœur en démençe (μαινομένη καρδιά), tu as dépassé les roches jumelles qui ferment la mer. Et te voici sur une terre étrangère⁵⁸.

Une dernière fois, au moment où Médée est entrée dans la maison pour accomplir le meurtre de ses enfants, le chœur évoque le chemin parcouru par la malheureuse mère.

Depuis la lointaine Colchide, symbole du monde barbare, elle a franchi la frontière que constitue la passe des Symplégades, qui devaient interdire le passage d'un monde à l'autre. Ce qui était exploit pour les Argonautes, héros grecs découvreurs d'un monde inconnu, signifie sa perte, pour Médée, passée du monde barbare au monde grec. « Toi qui franchis la dangereuse passe des roches Symplégades couleur de nuit⁵⁹. » Dangereuse pour le navigateur, elle signifie aussi symboliquement, pour Médée, le franchissement de l'interdit devant le sang de sa propre maison qu'elle va répandre en tuant ses fils.

Cependant, on notera l'ambivalence des deux héros dont l'affrontement fait le sujet de la tragédie. D'un côté le personnage de Médée, l'étrangère meurtrière, mais aussi la figure de la femme bafouée et victime, avant de s'envoler sur son char solaire. De l'autre, le héros Jason, vainqueur des Symplégades, fait triste figure, une fois extrait de son prestigieux passé ; il a trahi ses serments et son argumentation en face de Médée n'a rien d'héroïque. L'opposition entre les mondes grec et barbare, régulièrement rappelée par la mention des mêmes Symplégades prend de ce fait une couleur ironique.

Dans *Andromaque*, le chœur, par une brève référence, rappelle les exploits de Pélée, parmi lesquels sa participation à l'expédition des

56. Roches qui étaient censées, chez Pindare, avoir été fixées après le passage des Argonautes ...

57. Cf. F. DESBORDES (1979), p. 46-50 : avant l'entrée de Médée, avant l'entrée de Jason, avant le meurtre des enfants. Également, A. MOREAU (1994).

58. Eur., *Médée*, v. 431-435.

59. Eur., *Médée*, v. 1263-1264.

Argonautes, référence héroïque, bien faite pour souligner le grand âge du héros et sa valeur passée, en face de Ménélas qui insulte à sa faiblesse :

Sur le navire Argo, pour la fameuse traversée,
Tu franchis le flot, l'hostile détroit des Symplégades⁶⁰...

Hermione, de son côté, se compare à un bateau sans rame échoué sur la rive, avant d'évoquer à son tour Argo, sans la nommer :

Ah ! quitter la terre de Phthie,
m'envoler, oiseau aux ailes noires (κτανόπτερος ὄρνις),
être la barque de pin qui pour son premier voyage
franchit les Roches noires (Κτανέας)⁶¹.

Mais, dans *Iphigénie en Tauride*, le thème prend plus d'ampleur. Le contexte est ici celui de la guerre de Troie et de ses retours. L'action se situe en Tauride, pays barbare, riverain de la Mer hostile (πόντος ἄξεινος), fermée par les rochers des Symplégades. Le chœur, dès l'entrée de la *parodos* pose le décor (v. 123-125) :

Silence en ce lieu saint, riverains de la Mer hostile,
dont les deux rocs jumeaux ferment l'entrée,
en se rapprochant quand vient le navire !

Le lieu est saint parce que s'y dresse le temple d'Artémis, dont la prêtresse est Iphigénie. Le chœur des captives grecques impose le silence aux habitants barbares de la Tauride, définis par leur proximité de la Mer hostile. Le rappel du mythe des roches mobiles souligne à la fois le caractère périlleux de toute tentative d'aborder à ce rivage, et la protection dont jouit le pays contre toute intrusion. La tragédie s'ouvre sur la découverte d'un monde clos, hostile à toute approche et dont la divinité exige sur son autel le sang des étrangers de passage.

La tragédie verra s'affronter la ruse grecque au roi barbare chez qui Artémis paraît aussi exilée que sa prêtresse : elles s'enfuiront ensemble pour la Grèce, abandonnant la Tauride et ses sacrifices humains ; pour Hérodote, le peuple des Taures, voisin des Scythes, qui « vit du brigandage et de la guerre », a pour coutume de fixer la tête de ses victimes sur un pieu et de la conserver au-dessus du toit de sa maison où elles font office de gardiens⁶². Mais en donnant la parole aux bouviers, Euripide introduit la parole de ceux de l'intérieur et rend du même coup plus humains ces barbares :

Nous amenions nos bœufs ... jusqu'à la mer où se dressent les Symplégades.

60. Eur., *Andr.*, v. 794-796.

61. Eur., *Andr.*, v. 861-865, traduction modifiée.

62. Hérodote, IV, 103.

Là-bas sont des brisants creusés par les coups de la vague où viennent s'abriter ceux qui pêchent la pourpre⁶³.

Vues de l'intérieur, par les autochtones, les Symplégades ne sont pas une référence redoutable, mais une simple indication topographique. Reste une discrète touche exotique, celle des pêcheurs de pourpre.

Lorsque le chœur des Grecques reprend la parole commenter l'arrivée des étrangers, le passage du Bosphore, l'entrée de la Mer Noire reprend sa dimension mythique de séparation des deux mondes de l'Europe et de l'Asie à travers l'évocation d'Io :

Bleu sombre, sombres les routes de la mer
que franchit Io quand le vol du Taon
la chassa d'Europe en Asie à travers la houle de la Mer hostile⁶⁴.

Suivent, dans l'antistrophe, les questions du chœur sur les raisons de ce voyage. Il passe en revue le thème du voyage maritime à la recherche du profit, au risque de la tempête, et les hasards du gain et de la perte. La strophe deux s'interroge alors sur le voyage lui-même et son itinéraire, évoquant les rivages lointains de la Mer Noire et les références légendaires qui s'y rattachent, de l'autre côté des « deux roches qui se heurtent » (v. 422). Depuis la côte thrace, où vivait le roi Phinée, jusqu'à l'île Blanche de *Leukè*, à l'embouchure du Danube, où Achille était censé s'exercer à la course, la mer est associée à Amphitrite et aux danses circulaires des cinquante Néréïdes. Pas de tempête ici, mais des vents favorables, Notos ou Zéphyr et une navigation sans heurt. Les jeunes Grecques captives du chœur, semblent s'abandonner à une rêverie dans ces strophes où elles imaginent le voyage de ces hommes partis de Grèce pour arriver sur leur « terre farouche » (v. 402). La sombre image de la mer hostile laisse deviner ces rapports commerciaux qui mettent en relation les cités grecques du Pont-Euxin et le reste de la Grèce⁶⁵.

Une dernière référence apparaît dans la bouche d'Iphigénie, réfléchissant aux moyens de fuir : « Moi je te renverrai vivant jusqu'au-delà des Roches Noires » (v. 746) et plus loin, elle met en regard les deux moyens possibles : par terre,

mais c'est frôler la mort
à travers des races barbares et des chemins impraticables !
Ou tenter le détroit, le passage des Roches Noires,
Bien long voyage pour un navire en fuite !⁶⁶

63. Eur., *I.T.*, v. 260-263.

64. Eur., *I.T.*, v. 392-397.

65. M. DANA (2011).

66. Eur., *I.T.*, v. 886-891.

C'est pourtant la solution qui sera choisie et qui donnera à la tragédie sa fin heureuse, grâce aux vents favorables, invités par Athéna à souffler pour conduire à Athènes le navire et sa précieuse cargaison.

Ce qui domine, dans ces divers contextes, c'est l'utilisation d'un motif qui dit l'opposition entre les Grecs et les Barbares. Le passage dangereux d'une mer à l'autre, à travers le détroit des Roches Noires, associe les dangers d'une mer dite ἄξεινος, inhospitalière, et ceux de peuples hostiles. Aux dangers purement maritimes de la navigation se mêlent, depuis la plus lointaine tradition mythique, les menaces que fait peser la rencontre d'hommes inconnus ou malveillants. Lorsque sont représentées ces tragédies, au V^e s., la mer inhospitalière est cependant devenue le Pont-Euxin, et les Barbares, des partenaires commerciaux des Grecs installés sur leurs rivages. Faut-il voir dans l'utilisation par Euripide de ce thème mythique, le reflet d'une réflexion contemporaine sur la frontière qui sépare le Grec du Barbare⁶⁷ ?

La mer métaphore du malheur

Sur ce fond de traditions témoignant de la perception menaçante et négative de la mer se construit son pouvoir de métaphore du malheur, appuyée sur la puissance des vents et des vagues affrontant les navires. Chez Pindare, chez les Tragiques, se multiplient les parallèles entre l'évocation de la condition humaine malheureuse et l'élément marin. Pindare exploite à mainte reprises la métaphore pour désigner le destin qui « ballote » (κυλίνδοντα) les hommes, d'espérance en désillusion⁶⁸, ou l'incertitude du bonheur, soumis aux souffles impétueux des Vents⁶⁹.

Eschyle parle de l'Océan de malheurs qui submerge les Perses. Il reprend la même image, plus développée, pour évoquer l'Océan de malheurs qui pousse ses vagues contre le navire de la cité de Thèbes, dans les *Sept contre Thèbes*⁷⁰. Le chœur d'*Antigone*, chez Sophocle, évoque « les lames énormes qui, sous les souffles furieux venus de Thrace » (v. 587) menacent la maison des Labdacides. Chez Euripide, c'est Hécube, dans les *Troyennes* qui s'abandonne au destin, c'est à dire au courant qui emporte la barque de sa vie⁷¹. Dans les v. 694-696, Hécube reprend l'image des marins débordés par la mer déchaînée qui se laissent aller à la merci des flots, pour l'appli-

67. Cf. sur ce sujet les réflexions de S. SAÏD (1984).

68. Pind., *Ol.*, XII, 5-8 ; *Isthm.*, IV, 5.

69. Pind., *Pyth.*, III, 104 ; *Ol.*, VII, 94-95.

70. Esch., *Perses*, v. 434 ; *Sept.*, v. 758-761. Sur cette image de la cité-navire, cf. A. SERGHIDOU (1991), notamment p. 84 et la note 118, *passim*, pour la mer « porteuse de maux et de dangers » et « ses ambiguïtés incessantes ».

71. Eur., *Troy.*, v. 98-104 ; v. 694-696.

quer à son propre destin, « vaincue par la vague d'adversité que les dieux ont levée » contre elle.

Cependant l'image peut aussi servir à souligner la part de responsabilité de l'homme dans son malheur.

Chez Eschyle, l'écueil invisible guette la prospérité triomphante de la maison d'Agamemnon à son retour de Troie :

Si du moins une crainte sage, manœuvrant prudemment la grue, sait décharger un peu des richesses acquises, la maison ne sombre pas toute ... la mer épargne la barque⁷²,

à quoi répond, à la fin de la trilogie, le chœur des *Euménides* :

Qui, de soi-même, sans contrainte, sait être juste, n'ignorera pas le bonheur et jamais ne périra tout entier. Mais le rebelle audacieux dont la cargaison criminelle est faite de trésors pêle-mêle amassés en dépit de la Justice, un beau jour, j'en réponds, se verra forcé d'amener sa voile [...]. Il appelle – sans qu'on l'écoute – dans l'étreinte du tourbillon irrésistible [...]. Son long bonheur d'antan, il l'a précipité contre l'écueil de la Justice ...⁷³

Dans ces deux passages, l'homme est responsable du malheur qui l'accable. Il n'a pas su mesurer son ambition et son désir d'acquérir des richesses. L'image du navire trop chargé dénonce l'homme sans sagesse et sans mesure. L'écueil invisible de la première référence est éclairé par la deuxième : c'est l'oubli de la Justice qui perd l'homme. La vie humaine, conçue comme une navigation, trouvera dans la prudence et la mesure la possibilité d'échapper au malheur. C'était déjà la réflexion à laquelle aboutissait Pindare. Ainsi, dans la douzième *Olympique*, la vie humaine est comparée à un navire ballotté sur « une mer d'illusions vaines », d'où l'appel à Tychè, « fille de Zeus libérateur », Fortune, qui apporte le salut (σώτριά) : « c'est toi qui sur mer gouvernes les vaisseaux rapides, et sur terre les guerres impétueuses ou les sages assemblées » (v. 3-5). Il en résulte que l'incertitude gouverne nos vies, mais que le bonheur et la gloire peuvent advenir, de même que « les espérances humaines ... tantôt s'élèvent tantôt s'abaissent, ballottées par les flots ... » Vision d'un pessimisme relatif et d'un optimisme mesuré. L'image de la vie conçue comme une navigation prendra, chez les auteurs tragiques du V^e s. une couleur plus sombre.

Le destin maritime d'Athènes

Un certain nombre des thèmes à travers lesquels s'expriment, dans la tragédie, les représentations que les Grecs de l'époque classique se font des rapports des humains à la mer, se retrouvent, en contexte narratif, chez

72. Aesch., *Ag.*, v. 1008-1013.

73. Aesch., *Eum.*, v. 550-564.

Hérodote. Héritier d'Homère, de Pindare, des Tragiques, l'historien donne la parole aux dieux à travers les oracles, les songes, les prodiges qu'il rapporte. Deux moments, qui semblent se faire écho, permettent d'évoquer ce qu'on a pu appeler le « destin maritime » d'Athènes, tel qu'il est vu par Hérodote, historien de la deuxième guerre médique.

La lecture qu'Hérodote propose de la deuxième guerre médique⁷⁴ commence avec la décision de Thémistocle de construire des navires contre Égine, en convainquant les Athéniens d'utiliser pour ce faire les bénéfiques des mines du Laurion au lieu de les distribuer aux citoyens, et « de donner ainsi deux cents navires pour faire la guerre ». « La lutte entre les deux villes (Égine et Athènes) sauva plus tard la Grèce car elle obligea les Athéniens à se faire marins⁷⁵. » C'est leur décision de vaincre leur peur et de choisir le combat maritime contre Xerxès qui a sauvé la Grèce des barbares, contre l'avis des Spartiates de résister sur terre. Suit une véritable glorification des Athéniens et de leur décision :

On peut dire des Athéniens qu'ils furent les sauveurs de la Grèce ... Parce qu'ils choisirent la liberté pour la Grèce, ils furent les artisans du réveil, dans le monde grec, de tout ce qui n'avait pas voulu pactiser avec les Mèdes, et, – après les dieux toutefois – de l'échec du roi de Perse⁷⁶.

Suit le récit et l'analyse de la consultation de Delphes. Dans un premier temps l'oracle éconduit les délégués d'Athènes en leur annonçant un désastre. Seule attitude possible, la fuite. Devant l'obstination des envoyés qui se présentent en suppliants pour une deuxième consultation, la Pythie répond par l'annonce de la muraille de bois, seule ressource qui s'offre aux Athéniens. Après les deux oracles successifs, et le débat qui s'ensuit à l'Assemblée, tous les termes sont décisifs dans l'énoncé de la décision issue de la délibération : la formule délibérative des décrets ; la place faite aux dieux ; le choix des navires, comme refuge et alternative du sol de la cité ; le choix de la mer comme champ de bataille. C'est sur la mer que tout sera risqué avec l'espoir de vaincre les barbares⁷⁷. S'il s'agit bien, dans l'Enquête, de « l'action des hommes et des événements qui sont survenus de leur fait »⁷⁸, la formule en incise du paragraphe 139 : « après les dieux toutefois (μετά γε θεούς) », ne doit pas être considérée comme une formule toute faite et une façon de se dédouaner cavalièrement de l'intervention di-

74. Hérodote, VII, 139-144. Traduction A. BARGUET, Paris, Gallimard, 1964.

75. Hdt., VII, 144.

76. Hdt., VII, 139. Sur l'opposition entre les Grecs représentant l'Europe et les Perses dominant l'Asie et incarnant le monde barbare, cf. P. CARLEDGE (1993), p. 36-62, et J. M. HALL (1997).

77. Hdt., VII, 140

78. Comme Hérodote l'affirme dans le prélude de son œuvre.

vine. Ce serait négliger les précisions qui suivent, qui doivent faire prendre dans leur plein sens l'affirmation de la puissance des dieux⁷⁹.

Deux épisodes viennent en effet confirmer que le choix athénien est encouragé par les dieux. En VII, 178, aux Delphiens terrifiés, l'oracle répond de prier les Vents, car ils seraient pour la Grèce des alliés puissants, ce qui décide les Delphiens à leur dresser un autel et à y pratiquer des sacrifices ; en VII, 188-189, début des opérations, l'armée navale de Xerxès est surprise par un ouragan furieux, sur la côte de la Magnésie, à la hauteur du cap Sépias. Quatre cents navires, tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de se mettre à l'abri sur le sable, sont fracassés par une terrible tempête. La tradition, rapportée avec prudence par Hérodote, veut que les Athéniens, sur la foi d'un oracle, aient sacrifié à ce moment à Borée, qu'ils considéraient comme un parent parce qu'il a pour femme Orithyie, une Athénienne, et le conjurèrent de les secourir et de perdre les navires barbares au mouillage. Les Athéniens, rapporte Hérodote, lui consacrèrent en remerciement un sanctuaire près de l'Ilissos. Les Mages, dans le camp perse, tentent d'arrêter la tempête « par des sacrifices, des incantations, et des hurlements destinés à enchaîner l'ouragan, par d'autres victimes offertes à Thétis et aux Néréides »⁸⁰. Quant aux Grecs, à la nouvelle du désastre de la flotte perse, « ils offrirent des prières et des libations à Poséidon Sauveur ... et dès ce moment et de nos jours encore, ils honorent Poséidon sous le nom de Poséidon Sauveur »⁸¹. Mais cette tempête, providentielle pour la flotte grecque, est aussi un écho de la première tempête subie par Xerxès, celle qui avait rompu et balayé les premiers ponts de bateaux jetés depuis Abydos en direction de l'Europe. On se souvient que le grand Roi, « plein de l'orgueil insensé d'un Barbare⁸² », avait fait fouetter de trois cents coups de fouet l'Hellespont en lui refusant tout sacrifice. Divers prodiges accompagnent le franchissement des ponts et le passage d'Asie en Europe ; Mais Xerxès, aveuglé, n'est alerté par aucun, comme il ne le sera par aucun des arguments d'Artabane, qui le met en garde contre les menaces qui pèsent sur sa flotte, d'autant plus vulnérable qu'elle est plus nombreuse⁸³. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est l'Hellespontien, le vent qui souffle de l'Est, dont les violentes rafales soulèvent « la fureur de l'oura-

79. Cf. C. DARBO-PESCHANSKI (1987), sur la place des dieux dans *l'Enquête*, malgré la formule de P. PAYEN (2013), p. 180: « Le prélude de l'Enquête d'Hérodote circonscrit à la fois son domaine d'observation et d'étude : ce qui relève de l'action des "hommes", non de celle des dieux par conséquent ».

80. Hdt., VII, 191.

81. Hdt., VII, 192.

82. Hdt., VII, 35, 2.

83. Hdt., VII, 9.

gan »⁸⁴. Ainsi, pour Hérodote, si les Athéniens furent les sauveurs de la Grèce lors de cette guerre, c'est qu'ils avaient su faire de la mer leur alliée, grâce à une flotte puissante, mais aussi en mettant les dieux de leur côté. Ils avaient su se faire entendre de l'oracle de Delphes et interpréter ses avertissements. Ils avaient réussi, par la voix de Thémistocle, à convaincre leurs alliés que leur flotte faisait d'eux le peuple le plus puissant de Grèce, même si Athènes était aux mains de Xerxès, car, désormais, leur ville, c'était leurs navires⁸⁵.

Hérodote semble se faire l'écho de la tragédie des *Perses*⁸⁶ lorsqu'elle met l'accent, dès l'entrée du chœur, sur l'*hubris* de l'entreprise, tandis qu'on attend, à Suse, des nouvelles de l'armée perse, dont le Coryphée vient de dénombrer les peuples qui la composent, et leur richesse :

L'armée royale, renverseuse de cités,
a déjà passé sur l'autre rive,
franchi sur des planches liées de lin
le détroit d'Hellé Athamantide,
jeté le joug de sa route chevillée sur la nuque de la mer⁸⁷.

C'est là précisément la faute qu'il faudra payer, avoir voulu dompter l'élément marin pour envahir l'Europe, au lieu de se contenter des terres de l'Asie⁸⁸ :

[Les Perses] apprennent les routes des flots
Qu'un fort vent blanchit.
Confiés à des engins transporteurs,
À de frêles gréments, ils contemplant
Le saint espace marin.

Mais les fourbes ruses d'un dieu, quel mortel y échappe ?

L'ombre de Darius, évoqué par les libations et les prières d'Atossa révélera le sens profond de la défaite :

Il pensait enchaîner comme esclave le cours
du saint Hellespont, ce Bosphore où coule un dieu.
Il changeait le détroit, lui forgeait des entraves,
Ouvrait une route énorme à son énorme armée.
L'imprudent croyait triompher de tous les dieux,
Même de Poséidon⁸⁹...

84. Hdt., VII, 188.

85. Hdt., VIII, 61.

86. Tragédie d'Eschyle représentée en 472 av. J.-C.

87. Aesch., *Perses*, v. 65-72.

88. Aesch., *Perses*, v. 100-108. Sur la Perse comme puissance terrestre, cf. C. PELLING (1997).

89. Aesch., *Perses*, v. 745-750.

Hérodote se souvient d'Eschyle quand il place dans la bouche de Thémistocle l'analyse qui doit retenir les Grecs de poursuivre imprudemment les Perses après la victoire :

Ne poursuivons pas une armée en fuite. Cette victoire n'est pas la nôtre : les Dieux et les Héros nous l'ont donnée, ils n'ont pas toléré qu'un homme régnât seul sur l'Asie et sur l'Europe, un sacrilège ivre d'orgueil, un homme pour qui rien n'était sacré, qui brûlait et renversait les images des Dieux, qui a fait battre de verges la mer, qui a lancé dans ses flots des entraves⁹⁰...

Cependant, les motivations de Xerxès, telles qu'elles sont énoncées dans son discours de « déclaration de guerre », sont bien différentes de celles que Darius suggère dans les *Perses*, lorsqu'il évoque et condamne l'entreprise de son fils. Pour Hérodote, Xerxès ne fait que reprendre (et même à contre-cœur dans un premier temps : « Xerxès n'avait pas la moindre envie, tout d'abord, d'attaquer la Grèce » [VII, 5]) le projet de son père de se venger des Grecs. Ce n'est qu'ensuite qu'il expose son projet expansionniste et impérialiste. Inversement, à la différence du sage Darius des *Perses*, le Darius des *Histoires*, loin d'être l'opposé de son fils, est semblable à lui⁹¹.

Le traitement de la bataille et de la victoire de Salamine fait apparaître d'autres différences entre la tragédie et le récit, indépendamment de la différence de point de vue attribuable à la différence entre le poète et l'historien.

Dans les *Perses*, le Messager raconte longuement à la Reine Atossa le désastre de l'île de Psyttalie, où des combattants d'élite avaient été débarqués, avant la bataille, pour recueillir ceux de leurs hommes qui se trouveraient en danger, et massacrer les Grecs qui s'y réfugierient :

Je n'ai pas encore dit la moitié du mal :
le désastre qui est venu sur ces malheurs
est deux fois plus lourd qu'eux⁹².

Suit une description détaillée de l'encerclement et de la mise à mort de « tous les Perses les mieux nés ...[qui] ont péri dans la honte d'une mort infâme » sous les coups des pierres lancées contre eux par les Grecs⁹³. Hérodote, quant à lui, à la fin du récit de la bataille, présente comme un haut fait d'Aristide d'avoir « débarqué sur l'île avec ses hoplites et d'y avoir massacré jusqu'au dernier les Perses établis sur l'îlot » (VIII, 95), ramenant à une simple phrase l'épisode longuement traité par Eschyle. Ce qui, chez Eschyle, apparaît comme une sorte de parallèle terrestre au désastre sur mer et met le comble au désespoir de Xerxès, est ramené, chez Hérodote, à l'ex-

90. Hdt., VIII, 109, 3 ; trad. J. GROSJEAN, éd. Gallimard, 1967.

91. Cf. S. SAÏD (2002), p. 145.

92. Aesch., *Perses*, v. 435-437.

93. Aesch., *Perses*, v. 447-471.

plait d'un individu, et entre dans le bilan des actions personnelles et des jugements portés sur les hommes engagés dans la bataille, la palme revenant aux actions des Athéniens.

Il reste que le tableau qu'Hérodote trace de l'impérialisme perse peut être lu aussi comme un avertissement à ses propres compatriotes, à un moment décisif de l'histoire de la cité.

La mer est devenue une alliée des Grecs qui se battent pour leur patrie, leurs enfants, leurs femmes, les autels de leurs dieux ancestraux, les tombes de leurs aïeux, comme le rappelle le messager perse⁹⁴. Mais là encore, le récit d'Hérodote présente différemment les prémices de l'affrontement. Alors qu'Eschyle attribue à une clameur unanime l'appel fameux aux « fils des Hellènes » de « délivrer la patrie », Hérodote attribue à Thémistocle l'encouragement final avant le combat dans « une allocution excellente »⁹⁵. Après quoi, ce sont les Barbares qui attaquent et, dans un premier moment, les Grecs reculent. Hérodote donne le nom du premier Grec dont le navire attaque, déclenchant la bataille proprement dite, et c'est un Athénien. Cependant l'historien reconnaît que ce n'est pas la version des Éginètes. Là encore, il s'éloigne d'Eschyle qui condensait et dramatisait. La différence essentielle est, bien sûr, que le récit, chez le poète, est le fait d'un Barbare, qui parle du point de vue perse, tandis que l'historien analyse les faits à partir d'un point de vue grec, qui fait la part belle aux Athéniens.

Toute l'armée a péri
domptée par l'éperon des vaisseaux. (v. 278.)

Une plainte pleine de sanglots
envahit l'étendue de la mer. (v. 426-427.)

Le chœur :

Xerxès les a tous lancés follement
Avec ses barques de mer ...
Les nefes les ont menés, les nefes les ont perdus⁹⁶.

Contre Xerxès se dresse « la jalousie des dieux » alliée à « la ruse des Grecs », servie par « un démon vengeur surgi d'on ne sait où » (v. 353-356).

On reconnaît derrière ces vers une conception de la *Dikè* comparable chez le poète et chez l'historien, la Justice qui assure l'ordre sacré du monde, en châtiant les offenses des hommes.

94. Aesch., *Perses*, v. 402-404.

95. Hdt., VIII, 83.

96. Aesch., *Perses*, v. 552-553 et v. 560-561.

Salamine est le sommet héroïque de la flotte grecque, avec, à sa tête, la flotte athénienne. En même temps, la victoire de Salamine marque le point de départ de la construction de l'empire maritime athénien.

Lorsque Thucydide entreprend de raconter la guerre du Péloponnèse, l'expansion athénienne, grâce à sa puissance maritime, a atteint une dimension qui inspire des inquiétudes assez grandes aux Lacédémoniens pour les convaincre de se battre, avec ceux des alliés des Athéniens qui estiment ne plus pouvoir supporter le pouvoir de la grande cité. Arrêtons-nous à la dernière et plus impressionnante manifestation de cette puissance, au moment même où elle s'engage dans l'aventure qui, en quelques années, va compromettre l'empire et conduire Athènes à la défaite.

Thucydide décrit l'embarquement pour la Sicile de la flotte athénienne au printemps 415. On peut distinguer dans le récit deux épisodes⁹⁷.

Premier épisode : la foule au port, les partants et les accompagnants. L'embarquement proprement dit. C'est le moment de la séparation. Ils mesurent les risques, et se rassurent en même temps, en contemplant le déploiement de force et le tableau extraordinaire que représente cette flotte prête au départ :

[...] ce spectacle extraordinaire qui témoignait d'une ambition à peine croyable. Jamais on n'avait vu une chose pareille : c'était la première fois qu'une cité parvenait à elle seule et avec des troupes purement grecques à faire partir par mer une expédition aussi coûteuse et aussi grandiose.

Jamais une armée ne s'était aventurée aussi loin au delà des mers⁹⁸.

Suit la comparaison avec les expéditions antérieures que celle-ci surpasse de loin, et l'énumération des frais engagés par la cité et par chacun des triérarques et des stratèges.

Pour les autres Grecs, il semblait qu'il s'agissait moins d'une entreprise dirigée contre un ennemi réel que d'une démonstration de la puissance et de la richesse d'Athènes.

Deuxième moment : le départ proprement dit. La trompette, les prières habituelles avant l'appareillage,

... non pas sur chaque navire séparément mais sur toute la flotte à l'unisson sous la conduite d'un héraut. Dans toute l'armée on remplit les cratères. Puis les officiers et les hommes firent des libations avec des coupes d'or ou d'argent. La foule entière des citoyens restés à terre et tous ceux qui partageaient leurs espoirs unirent leurs prières à celles des partants. Lorsqu'on eût

97. Thc., VI, 2, 30-32.

98. Thc., VI, 2, 31.

chanté le Péan et achevé les libations, la flotte appareilla pour sortir du port en ligne de file⁹⁹...

Ici le danger ne vient pas de la mer et de ses menaces, mais des hommes, de leurs projets déraisonnables et de leurs impiétés.

À l'image des Grecs effrayés devant l'audace de Xerxès, terrifiés par son entreprise et se confiant avec audace à la mer pour affronter le barbare chez Hérodote, s'oppose, chez Thucydide, l'image des Athéniens au fait de leur richesse et de leur puissance, n'hésitant pas à se lancer au-delà des mers pour y porter la guerre. Conformément à la pratique de l'historien, c'est moins dans le récit lui-même que dans les discours qui l'encadrent que peuvent se percevoir les doutes et les avertissements : les discours de Nicias, tentant de mettre en garde les Athéniens contre les promesses d'Alcibiade ; les discours des Syracusains à l'annonce de l'expédition des Athéniens ; enfin, l'affaire des hermès, qui éclate en pleins préparatifs et où les Athéniens « voient un présage relatif à l'expédition ». L'*hubris* désignée par Eschyle dans le cas de Xerxès semble avoir atteint Athènes et la désigner à la vengeance des dieux. Cependant ce n'est pas à la vengeance des dieux que le récit de Thucydide attribue la défaite des Athéniens, mais à des causes très humaines, au premier rang desquelles l'exil d'Alcibiade, dû lui-même à la coalition de ses ennemis, qui va entraîner son ralliement terriblement efficace à la coalition péloponnésienne. Les erreurs accumulées par les stratèges qui lui succèdent feront le reste, mais aussi, dès le départ, une très mauvaise analyse de la situation en Sicile et des forces des cités concernées. Thucydide évoque l'Assemblée qui doit prendre la décision d'envoyer ou non une flotte en Sicile : « Les Athéniens écoutèrent les Égestains ainsi que leurs propres émissaires, qui leur présentèrent des rapports aussi alléchants que mensongers ... » (VI, 8, 2). La grande cité maritime paiera lourdement sa trop grande confiance en sa supériorité et en sa capacité à devenir les « maîtres de la Grèce entière ».

*

À travers leur expérience de la navigation, les Grecs se sont construit une certaine image de la mer, perceptible dans les mythes, les traditions légendaires à l'œuvre dans les récits et discours tragiques, et les données culturelles, dont l'écho est présent encore chez Hérodote à l'époque classique. Des dieux dominent le monde marin, avec chacun leur mode d'intervention. Le grand dieu de la mer, Poséidon, déchaîne les tempêtes qu'il peut aussi apaiser à son gré. C'est contre son implacable hostilité

99. Thc., VI, 2, 32.

qu'Ulysse aura à lutter au long de son interminable retour. C'est lui aussi qui fait payer aux autres héros achéens leur impiété et leurs fautes à Ilion. En face de Poséidon, Ulysse peut compter sur l'appui d'Athéna, celle qui préside à la construction des navires et assiste le pilote à travers les dangers et les menaces de la mer. Mais, au-dessus d'eux, Zeus, le roi des dieux, a le dernier mot. C'est Zeus εὐρύπια, Zeus « à la voix puissante » qui disperse les vaisseaux de Ménélas sur la route du retour, lui qui impose la volonté des dieux à Poséidon acharné à perdre Ulysse. C'est lui encore qui disperse les navires perses au cap Sépias, lors de la deuxième guerre médique, amputant de quatre cents navires la flotte du grand Roi, et méritant, de la part des Grecs, le titre de Sauveur.

C'est au développement de la construction navale et au rôle grandissant de la navigation que Thucydide attribue dès l'origine l'accroissement de la puissance de la Grèce. Athènes a construit sa puissance sur le contrôle maritime de l'Égée. Elle a la mainmise sur les Détroits qui assurent son ravitaillement grâce aux vaisseaux qui apportent le blé des ports de la Mer Noire, de cette mer encore mal connue et pourtant parcourue par les marchands et commerçants venus des colonies grecques implantées sur ses rives. Mais c'est d'une autre mer, située à l'autre extrémité du monde grec, et de la défaite de l'expédition navale de Sicile que viendra le premier grand vacillement de l'empire athénien à la fin du V^e siècle.

Louise BRUIT ZAIDMAN
 Anhima UMR 8210
 louise.bruit@ehess.fr

Bibliographie

- J. ALAUX (2007) : *Lectures tragiques d'Homère* (L'Antiquité au présent), Paris.
- J.-M. ANDRÉ et M.-F. BASLEZ (1993) : *Voyager dans l'Antiquité*, Paris.
- A. BALLABRIGA (1998) : *Les fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée* (Ethnologies), Paris.
- É. BENVENISTE (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, Paris.
- V. BÉRARD (1928) : *Les navigations d'Ulysse*, Paris.
- J. BOLLACK (1975) : « Ulysse chez les philologues », *Actes de la recherche en sciences sociales*, p. 9-35.
- J. BOLLACK (1976) : « Note sur l'épisode des Planctes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, p. 173-176.
- A. BONNAFÉ (1984) : *Poésie, nature et sacré. I. Homère, Hésiode et le sentiment grec de la nature*, Lyon.
- C. CALAME (1996) : *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*, Paris.
- P. CARLEDGE (1993) : *The Greeks. A Portrait of Self and Others*, Oxford - New York.
- J.-N. CORVISIER (2008) : *Les Grecs et la mer*, Paris.
- M. DANA (2011) : *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin. Approche régionale de la vie culturelle des cités grecques* (Scripta antiqua, 37), Bordeaux.
- C. DARBO-PESCHANSKI (1987) : *Le discours du particulier. Essai sur l'Enquête hérodotéenne*, Paris.
- F. DESBORDES (1979) : *Argonautica. Trois études sur l'imitation dans la littérature antique* (Collection Latomus, 159), Bruxelles.
- M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (1974) : *Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Paris.
- J. GOY (2003) : « La mer dans l'Odyssée », *Gaia* 7/1, p. 225-231.
- M. GRAS (1995) : *La Méditerranée archaïque*, Paris.
- J. M. HALL (1997) : *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge.
- F. HARTOG (1996) : *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris.
- J. LINDSAY (1965) : *The Clashing Rocks. A Study of Early Greek Religion and Culture and the Origin of Drama*, Londres.
- O. LORDKIPANIDZÉ et T. MIKÉLADZÉ (1990) : « La Colchide aux VII^e-V^e siècles. Sources écrites antiques et archéologie », dans O. LORDKIPANIDZÉ et P. LÉVÊQUE (éd.), *Le Pont-Euxin vu par les Grecs* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 427), p. 167-187.
- I. MALKIN (1999) : *La Méditerranée spartiate. Mythe et territoire*, Paris [Cambridge 1994].

- B. MEZZADRI (2001) : « Odyssée finie et infinie. De la terre à la mer et retour », *Europe. Revue littéraire mensuelle* 865 [= B. MEZZADRI (éd.), *Homère*], p. 159-171.
- A. MOREAU (1994) : *Le mythe de Jason et Médée. Le va-nu-pied et la sorcière* (Vérité des mythes), Paris.
- P. PAYEN (2013) : « Hérodote et Lévi-Strauss. Questions d'ethnographie », dans J. ALAUX (éd.), *Hérodote. Formes de pensée, figures du récit* (Histoire), Rennes, p. 179-196.
- C. PELLING (1997) : *Greek Tragedy and the Historian*, Oxford.
- S. SAÏD (1984) : « Grecs et Barbares dans les tragédies d'Euripide. La fin des différences ? » *Ktèma* 9, p. 27-53.
- S. SAÏD (2002) : « Herodotus and Tragedy », dans *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden - Boston - Köln, p.117-147.
- Ch. SEGAL (1986) : *Pindar's Myth Making. The Fourth Pythian Ode*, Princeton.
- A. SERGHIDOU (1991) : « La mer et les femmes dans l'imaginaire tragique » *Mètis* VI, 1-2, p. 63-88.
- J.-P. VERNANT (1979) : « Manger aux pays du Soleil », dans M. DETIENNE et J.-P. VERNANT (éd.), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, p. 239-249.
- P. VIDAL-NAQUET (1981) : « Valeurs de la terre et du sacrifice » dans ID., *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, p. 40-68.